

Discours de Claudio Magris

Lisbonne, 21.10.2013

Je me trouve à Lisbonne, sur une frontière extrême de l'Europe, tendue au-delà de l'Europe, comme la proue d'un navire et en même temps européenne comme peu d'autres.

Avec l'Europe, il m'arrive ce qui arrivait à saint Augustin avec le temps : quand on ne me demande pas ce que c'est, je le sais, mais quand on me demande de dire ce que c'est, je ne le sais plus. Si l'Europe n'est pas seulement une expression géographique ou un projet politique, mais une civilisation, une façon d'être, un sentiment d'appartenance et d'affinité entre ses habitants au-delà des frontières politiques, et aussi linguistiques, religieuses ou culturelles qui les divisent ; si l'Europe est un paysage, un style de vie, et aussi un ensemble de couleurs, de saveurs, d'odeurs ; une tradition littéraire, une vision du monde extrêmement différenciée et variée mais avec quelque chose en commun, il devient alors difficile, voire rhétorique et donc inutile ou erroné d'en parler. L'on peut vivre ce sentiment d'appartenance, de confiance, de se sentir chez soi, au moins partiellement, même en dehors de l'état où l'on vit et de la langue que l'on parle, de la même manière que l'on vit l'amour pour un paysage, pour une personne, ou comme l'on vit l'amitié. Ou bien – et c'est là le devoir de l'écrivain – on peut représenter ce sentiment, le raconter, mais toujours de manière indirecte, comme le fait justement la littérature.

George Steiner a réussi, dans un petit livre sec, à parler de l'Europe. Avec son essai *Une certaine idée de l'Europe*, il a énoncé les traits qui, à son avis, constituent l'identité européenne. Il y a, dit Steiner, le culte du particulier, du détail, de la singularité. Des axiomes que le grand essayiste traduit dans un discours fin, sensible surtout, à l'atmosphère, à la *Stimmung*. Mais c'est une voie sur laquelle il est difficile de s'aventurer ; il est difficile de parler abstraitement de l'Europe. L'on peut et l'on doit parler des problèmes concrets qu'a aujourd'hui l'Europe ; de ce qui favorise ou de ce qui entrave le processus d'unification européenne, des possibilités ou des difficultés d'arriver un jour, comme je l'espère, à un véritable Etat européen ; l'on peut et l'on doit parler de l'euro et du chômage, de l'immigration et de la possibilité de lois communes à tous les pays ; de la communication et du rôle que les langues y ont : de la possibilité de créer des bases toujours plus communes de préparation et de formation scolaire et universitaire ; de la politique étrangère commune et ainsi de suite.

Si nous devons essayer de définir, tout conscients de l'arbitraire de cette opération, cette culture européenne, nous pourrions tenter de tracer quelques lignes. A la différence d'autres grandes civilisations, qui ont aussi apporté de très grandes contributions à l'humanité, l'Europe, dès ses origines, a mis l'accent non pas sur la totalité (de l'état, politique, philosophique, religieuse) mais sur l'individu et sur la valeur universelle de quelques-uns de ses droits inaliénables. De la

démocratie de la *Polis* grecque à la pensée stoïque et chrétienne avec son concept de personne, du droit romain avec sa protection concrète de l'espace de l'individu à l'humanisme qui fait de l'individu le centre et la mesure de toutes les choses ; du libéralisme qui proclame les libertés inaliénables et les droits inaliénables au socialisme qui se soucie non seulement de leur proclamation théorique, de la liberté comme faculté, mais aussi de leur exercice concret, de la liberté comme pouvoir, en se posant ainsi tous les problèmes concernant la dignité concrète de l'individu face au travail, à la possibilité non seulement de survivre mais de vivre et de faire vivre dignement sa famille en accédant non seulement aux biens matériels primaires mais aussi à ceux d'ordre culturel ; le protagoniste de la civilisation européenne, son pivot, c'est toujours l'individu ; cet individu que le christianisme va jusqu'à proclamer destiné à une vie éternelle, que la littérature et l'art représentent dans son caractère unique et dans sa complexité inépuisable, que Kant proclame être une fin, *la fin*, et jamais un moyen.

Dans ce sens, la civilisation européenne renferme un potentiel antitotalitaire énorme ; ce n'est pas un hasard si c'est elle qui a été le « berceau des droits de l'homme », qui valent universellement pour tous les hommes. Une autre caractéristique de la culture européenne a été l'accent mis, dans ce cas aussi dès l'origine, sur quelques-uns des principes universels qui transcendent tout horizon historiquement limité, et donc naturellement l'horizon européen et les intérêts de l'Europe aussi. Antigone proclame les « lois non écrites des dieux » qu'aucune loi positive de l'état ne peut violer. De là on arrivera aux droits inaliénables de tous les hommes proclamés par la constitution américaine de 1776 et française de 1792, jusqu'aux droits civils qui comprennent également ceux de la « désobéissance civile » pour citer la formule de Thoreau, à l'égard de l'Etat quand il viole ces mêmes droits. Cette universalité de quelques principes et valeurs humaines pour tous les hommes, au-delà de toute distinction de race, de nationalité, de culture, de sexe, de religion et ainsi de suite, est la contribution fondamentale que la culture européenne a donnée au monde. Cet Europe selon l'esprit célébré par Edmund Husserl dans ces grandes conférences, à la veille de la Deuxième Guerre Mondiale.

Bien sûr, au cours de l'histoire, l'Europe, c'est-à-dire les Etats européens, a été la première à violer de manière barbare ces principes qu'elle avait elle-même proclamés ; que l'on pense à la volonté de puissance exercée avec violence et avec un cynisme atroce ; que l'on pense au colonialisme : que l'on pense à la déprédation et à la destruction d'autres civilisations et cultures aux quatre coins du monde ; que l'on pense à cet « holocauste des holocaustes », comme on l'a appelé, qu'a été la traite des esclaves noirs, environ cinquante millions de victimes ; que l'on pense aux conditions innommables et barbares de misère et de travail si longtemps imposées à des millions et des millions d'hommes dégradés à des conditions de vie sous-humaines ; que l'on pense aux crimes et aux génocides perpétrés au nom d'idéologies, produit exquisément et perversément européen. Que

l'on pense, évidemment, en premier lieu à la Shoah et au national-socialisme en général, comble de barbarie qui n'a pas d'égal : Auschwitz, c'est nous Européens qui l'avons créé. L'Europe a souvent nié ses principes d'universalité humaine et donc son essence.

On pourrait continuer à fournir des exemples ; il n'y a point d'Etat européen qui n'ait pas ses cadavres rangés au fond d'un placard. Mais le tribunal éthique qui juge ces crimes de l'Europe le fait au nom de ces lois, de ces principes, de cette pensée universelle élaborée certes non seulement mais aussi et dans une mesure essentielle par la civilisation européenne, surtout en ce qui concerne le rapport entre vision du monde en général et principes politico-juridiques qui la mettent en pratique.

Si cet accent mis sur l'individu peut distinguer l'Europe d'autres grandes civilisations extraeuropéennes, il y a peut-être une manière exquisément européenne de concevoir le rapport entre l'individu et la société, autrement dit entre l'individu et les autres. Une conception qui distingue peut-être, au moins dans les grandes lignes l'Europe de cet autre occident que sont les Etats-Unis.

Dès les origines, la pensée européenne conçoit, avec Aristote, l'individu comme *zoon politikon*, comme animal politique. L'individu existe donc dans son rapport avec les autres, à la différence de la conception anarco-capitaliste-ultra, emphatisée ces dernières années par la pensée libériste anglo-saxonne, des Etats-Unis surtout, et aujourd'hui inévitablement en crise. Etre un animal politique, cela veut dire se considérer comme un individu dans une société libérale et démocratique, exempte de tout nivellement collectif, mais en rapport avec les autres. Cela signifie que la qualité de vie, pour reprendre un terme dont on abuse toujours plus aujourd'hui ne finit pas aux frontières de notre corps, de notre personne et pas même avec le cercle restreint de nos affections. La qualité de notre vie comprend celle de ceux qui vivent autour de nous, de notre environnement, bref du monde où nous vivons. Cela signifie penser aussi à la santé ou à la vieillesse des autres, avec la prémisse que les autres pensent à notre santé et à notre vieillesse ; cela signifie vouloir des lois justes, même pour des questions qui ne nous concernent pas directement, personnellement, et sur lesquelles nous n'avons aucun intérêt personnel ; cela signifie se sentir comme participant à un destin commun.

Il ne s'agit pas de bons sentiments moraux ou charitables, mais d'un sentiment concret de notre bien-être qui ne comprend pas seulement celui de notre personne immédiate.

Dans ce sens, l'Etat providence, le *welfare state*, est une institution profondément européenne. Il faut bien sûr le corriger dans ses abus, dans ses erreurs, dans ses gaspillages, mais en sauvant son essence, qui est un élément essentiel de l'Europe, de la civilisation européenne, le sens du lien, libre et articulé, entre les hommes et entre les générations. C'est là l'humanisme authentique.

De Mann à Eliot, de Croce à Paul Hazard, de Chabod à de Rougemont, de Huizinga à Auerbach et à bien des autres, la culture européenne a été considérée comme une unité cohérente. Cette identité

n'est pas une uniformité niveleuse mais une racine commune pour des différences, comme celles que Brunetière, dans son essai *La Littérature européenne* de 1900 considérait comme un terrain commun, substrat des différentes cultures nationales. Mais Mazzini déjà, dans son essai *D'una letteratura europea (D'Une littérature européenne)* rappelait en 1829 les mots de Goethe qui disait voir l'aube d'une littérature européenne, qu'aucun peuple n'aurait pu considérer comme exclusivement sienne, mais à la fondation de laquelle auraient contribué tous les peuples.

Cette mission universaliste répudiait tout eurocentrisme obtus, tout compromis stupide de supériorité à l'égard d'autres cultures. Valéry remarquait en effet que l'une des caractéristiques essentielles de cette culture européenne était son ouverture aux autres, un sentiment que répétera plus tard Morin. Dans *L'Iconologia barocca (L'Iconologie baroque)* du chevalier Cesare Ripa, de 1618, Europe a l'aspect d'une femme portant un vêtement de différentes couleurs considéré, écrivait Ripa, comme « le symbole de sa richesse et du fait qu'il y a en elle plus de variété que nulle part ailleurs au monde ».

Ma formation littéraire a toujours été, instinctivement, européenne ; les "classiques" qui m'ont formé, non seulement dans les lectures faites à l'école, mais aussi et peut-être surtout dans celles que j'ai librement choisies, n'ont pas été seulement les Italiens ou les Grecs et les Latins. *La Chanson de Roland*, le *Nibelungenlied* n'ont pas été moins importants pour moi que les chefs d'oeuvre dans ma langue, de même les romans russes, français ou anglais n'ont pas été moins importants pour moi que Nievo, Manzoni ou Svevo. A 14 ans j'ai acheté dans une vieille librairie de Trieste la traduction italienne des *Lusiades*, que je reprends souvent en main comme l'un des textes de ma culture, de mon monde. Cette mer "inexplicable" de Camões est aussi à moi, de même que l'*Historia tragicomartime* a été fondamentale pour mon éducation à la mer et à la poésie de la mer, non moins que Conrad et Stevenson, et l'un des récits que j'ai écrit et que je sens comme l'un des plus à moi, *Le Conde*, est indissolublement lié au passage de l'embouchure du Douro. Et cela vaut et encore plus pour la littérature contemporaine qui - chacune dans sa spécificité linguistique, culturelle et humaine unique - est aujourd'hui et ne peut être que littérature européenne.

Ce n'est peut-être pas un hasard si mon premier livre de fiction, publié en dehors d'Italie, *Illazioni su una sciabola, Ilações sobre Um sabre*, a été traduit en portugais, a été publié au Portugal, encouragé par Manuel Poppe Lopes Cardoso et présenté par Almeida Faria, deux écrivains que j'admire et auxquels je suis très reconnaissant. Le voyage européen des mes livres a donc commencé au Portugal. Je me souviens aussi d'une foudroyante et généreuse observation de Saramago, qui assistait à la présentation de ce livre et qui a dit : « Ton narrateur – le protagoniste-narrateur de mon récit - n'est pas innocent... », une observation qui a été une graine qui plus tard a germé et je me souviens d'une autre rencontre extraordinaire avec lui quelques semaines avant sa mort, à Lanzarote ; avec lui et avec sa femme Pilar del Rio, que je salue avec beaucoup d'affection ; une soirée inoubliable

et j'étais ému en voyant beaucoup de mes livres sur sa table de chevet. Cela aussi a été un véritable prix.

En ce qui concerne la politique concrète, l'Union Européenne, il y a une fausse peur qui paralyse la construction d'un véritable Etat Européen, le seul notre futur possible.

Déjà dans son essai *Philologie der Weltliteratur* de 1952, Auerbach soulignait le danger d'une standardisation planétaire qui aurait pu effacer les cultures locales. Aujourd'hui la globalisation fait grandir ce danger, avec la tendance à un monde toujours plus gélatineusement uniforme et avec une emprise des médias comme élément fort de l'aplatissement.

Si cela est indubitablement un danger, dont nous sommes tous conscients, il y a un autre danger complémentaire et contraire, et peut-être plus périlleux encore, que déclenche justement la peur de cette standardisation : la fièvre identitaire, le micronationalisme régressif qui lève des ponts-levis en barrant le contact avec tout ce qui est différent, qui caresse une pureté ethnique et mortelle. Le patriotisme régressif des « petites patries », hargneusement et rageusement prêtes à nier leur voisines. Heureusement les murs idéologiques sont tombés, qui imposaient – tels ceux de Staline – une fausse unité qui en empêchait une qui fût authentique, mais d'autres murs se sont dressés, nationalistes, ethniques ceux-ci, tout aussi dangereux pour l'humanité dans leur refus de l'étranger. L'héritage européen exige de résister à cette dissolution sauvage de toute unité, de toute universalité ; la particularité n'est pas encore une valeur, elle est peut-être la prémisse de la réalisation d'une valeur, qui toujours transcende toute identité. Il est nécessaire de défendre ses traditions quand elles sont menacées, mais sans jamais oublier qu'il existe des valeurs plus élevées. Dante a déjà répondu à tout cela, quand il disait qu'à force de boire l'eau de l'Arno il avait appris à aimer fortement Florence, mais il ajoutait que notre patrie c'est le monde, tout comme la mer l'est pour les poissons. Les deux eaux, celle de l'Arno, particulière, et celle de la mer, universelle, sont toutes deux nécessaires ; l'une ne peut exister sans l'autre.

Je crois que l'Europe, l'unité européenne concrète est notre unique réalité possible, notre unique salut. Aujourd'hui notre réalité est une réalité européenne et à toute réalité concrète, matérielle, doit toujours correspondre, sur le plan politique, une unité formelle.

Aujourd'hui les problèmes ne sont plus nationaux, ils sont européens ; une catastrophe politique ou économique dans l'un ou à l'autre des pays européens frappe toute l'Europe, exactement comme une catastrophe dans une région d'Italie ou dans un *Land* allemand frappe l'Italie ou l'Allemagne. Les problèmes sont communs : que l'on pense, pour nous limiter à un exemple, à l'immigration. Il est ridicule qu'elle soit réglée d'une manière en Allemagne et d'une autre en France, exactement comme il serait ridicule qu'elle soit réglée d'une manière à Trieste et d'une autre encore à Milan. Le marché financier globalisé, avec ses chances et ses dangers, comme le démontrent des désastres récents, franchit les frontières et doit être contrôlé par un Etat non plus national. Un Etat européen ;

fédéral, décentralisé, mais avec le pouvoir réel d'affirmer son contrôle, pour la protection de ses citoyens, désormais citoyens européens.

Pour ces raisons justement, l'Europe doit devenir un véritable Etat. Cela sera difficile, en raison de nombreuses résistances intérieures et extérieures, en raison d'un grand nombre de difficultés ; en raison de bien des structures existant déjà dans l'Union européenne et devenues désormais des obstacles.

L'Europe de demain, mais déjà celle d'aujourd'hui, a profondément changé, ne serait-ce que parce que nombre de ses citoyens proviennent de pays différents, appartiennent à des traditions culturelles différentes, à des civilisations différentes. L'Europe qui est en train de naître naît aussi de la rencontre avec ces nouveaux Européens. Rencontre qui n'est certes pas sans difficultés, pour bien des raisons, et que demain – ne le souhaitons pas – la dimension numérique pourrait même rendre dramatique. Mais c'est un enrichissement que poursuit de manière originale la grande tradition européenne d'ouverture, d'intégration, d'identités qui se transforment dans le temps, tout en restant fidèles à son noyau, mais en se transformant profondément. Aujourd'hui, en Europe aussi, les civilisations se déplacent et se mélangent, des peuples et des lignages lointains se rencontrent et leurs visions du monde – religieuses, politiques, sociales – vivent l'une à côté de l'autre, dans un polythéisme de valeurs, de signifiés, de traditions, de coutumes et d'institutions que nul ne peut ignorer.

C'est un processus qui à la fois enrichit nos cultures et suscite des peurs et des obsessions de défense. C'est un processus exaltant, parce que pour la première fois dans l'histoire est en train de naître ou pourrait naître, fût-ce parmi mille dangers et distorsions, une véritable universalité. Il faudra élaborer une culture capable de concilier le maximum de relativisme éthique, de dialogue paritaire avec toutes les autres cultures et avec les différences, avec un *quantum* d'universalisme éthique inaliénable, avec la foi indiscutable dans quelques valeurs non négociables, fondement de toute humanité et de toute société civile. Une position, remarque Todorov, aujourd'hui plus que jamais valable et nécessaire devant la globalisation qui accroît la nécessité de la confrontation ouverte avec d'autres systèmes de valeurs (éthiques, religieuses et juridiques) et la nécessité d'établir des frontières de valeurs que l'on ne peut plus discuter (comme l'égalité de droits indépendamment de l'identité ethnique ou sexuelle). Todorov voit dans Montesquieu, surtout dans son *Esprit des Lois*, l'exemple de cette conciliation entre le relativisme et l'universalisme éthiques.

Il y a des façons différentes de concevoir Dieu, mais les « lois non-écrites des dieux » dont parle Antigone restent la prémisse de l'humanité.

Claudio Magris